

FOCALE

ALTERNATIVE

Magazine



Cult/Mag
Fevrier
2012

23

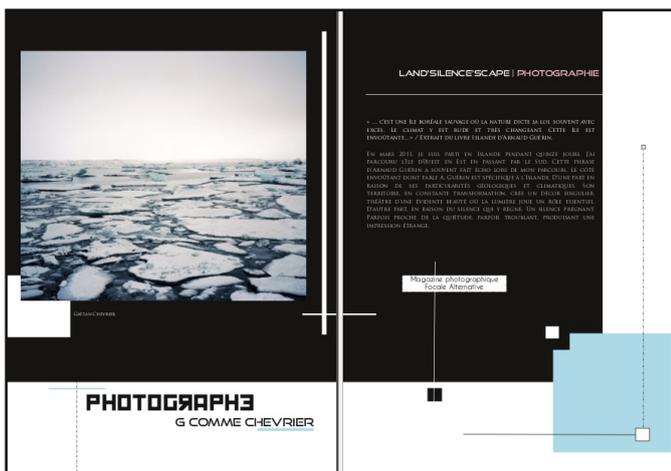
COLLECTIF

bellavieza

Jérôme Blin
Benoît Arridiaux
Gaëtan Chevrier

26

DAY-USE #1 | PHOTOGRAPHIE
BENOÎT ARRIDIAUX

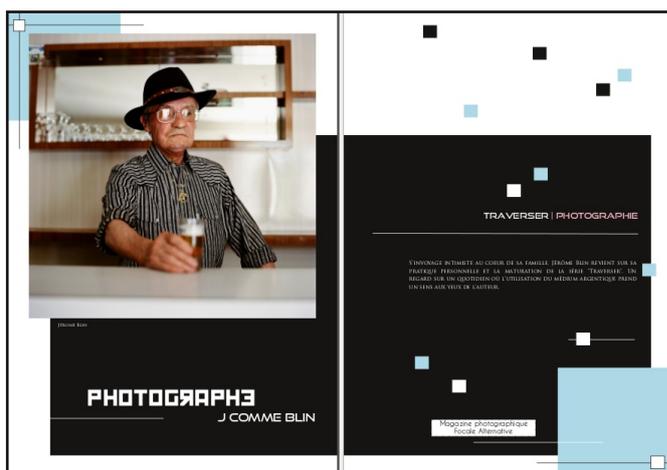


41

LAND'SILENCE'SCAPE | PHOTOGRAPHIE
GAËTAN CHEVRIER

48

TRAVERSER | PHOTOGRAPHIE
JÉRÔME BLIN





COLLECTIF BELLAVIEZA

20.02 EDITO



Pour ce 23ème opus, ainsi qu'après l'interview du célèbre collectif belge "Out Of Focus", je continue de travailler autour de la thématique du collectif photographique avec la participation de "bellavieza". Nos trois protagonistes ont vraiment joué le jeu de l'introspection autour de leur démarches personnelles qu'ils couplent avec les objectifs de leur structure commune.

Aborder la communauté, c'est mutualiser ses forces et en même temps, cela permet de progresser dans sa pratique. Nous sommes loin d'une démarche solitaire dans une perspective qui se veut bénéfique aux membres du collectif.

.Je trouve qu'au fil des pages, des questions

FA VOUS ATTEND

* sur son site : FOCALE-ALTERNATIVE.BE

* sur <http://www.facebook.com/focale.alternative>

* sur [HTTP://TWITTER.COM/APERTURECORP](http://TWITTER.COM/APERTURECORP)

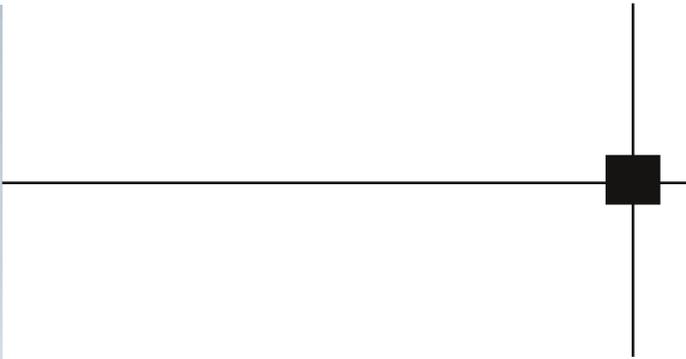
naissent et des réponses sont également apportées. Pourquoi ? Comment ? Quelle place pour l'individualité ? Quelle place pour la collectivité ?

Nous abordons également la place de la photographie argentine dans la conception photographique d'une part, tout en apportant des éléments de réponses sur cette nouvelle génération qui continue de privilégier les pellicules d'autre part.

Je profite de ces dernières lignes pour remercier tout ceux et celles qui diffusent autour d'eux FA Magazine chaque mois. Il est important de mettre en avant la démarche photographique et non la course aux pixels !



COLLECTIF BELLAVIEZA



-bellavieza-

" LE COLLECTIF DE PHOTOGRAPHES BELLAVIEZA EST NÉ DE RÉFÉRENCES COMMUNES ET DE L'ENVIE DE CONFRONTER LES PHOTOGRAPHIES ENTRE ELLES. DIFFÉRENTES, COMPLÉMENTAIRES, DÉCALÉES ET PARFOIS CONTRADICTOIRES, LES ÉCRITURES SE FAÇONNENT POUR DONNER UN QUATRIÈME REGARD. DANS LE DÉDALE DES PAYSAGES, LE COLLECTIF BELLAVIEZA DÉFEND DES FORMES ÉGARÉES, ÉPROUVÉES, PARFOIS INACCESSIBLES : LA FRAGILE ET FIÈRE QUOTIDIENNETÉ DES ÊTRES. LES HISTOIRES PHOTOGRAPHIQUES OFFRENT À CELUI QUI LES REGARDE LES INDICES DE SA PROPRE INTIMITÉ.

EN QUELQUE SORTE, BELLAVIEZA FIXE LA POSSIBILITÉ DES SOLITUDES. "

Rémi Ollivault & Régis Languais
Présentation sur le site de bellavieza



COLLECTIF BELLAVIEZA



COLLECTIF BELLAVIEZA

F.A : Depuis quelques années, et avec l'anniversaire de Tendance Floue, les collectifs prennent de plus en plus le devant de la scène pour de multiples raisons. Pourquoi avoir voulu rejoindre un collectif et en quoi cela est-il enrichissant mais également un pilier pour ton métier de photographe ?

Benoît Arridiaux : Avant d'avoir fondé le collectif bellavieza, j'ai eu une expérience avec un autre collectif. Ce dernier existait déjà lorsque je l'ai intégré. J'ai vite vu que je ne partageais pas toutes les orientations mais qu'avec un peu de volonté je parviendrais à faire entendre mes choix. Ce fut trop éprouvant et finalement vain. Nos envies et nos parcours étaient trop différents.

Avec bellavieza, ce fut différent. Je connaissais Jérôme, j'aimais son travail et humainement cela collait. Il m'a fait rencontrer Gaëtan qui lui était très motivé par l'envie de monter, d'intégrer un collectif. Nous avons beaucoup parlé tous les trois, vu les travaux de chacun, échangé sur la photographie. Nous avons eu une expérience, de près ou de loin avec des collectifs existants. J'avais fait un stage de quelques mois chez Tendance Floue à Montreuil dans le cadre de mon école de photographie, Jérôme lui avait fait un stage au Bar Floréal et Gaëtan un workshop à Arles avec Olivier Culmann de Tendance Floue. Ces collectifs étaient pour nous un peu des «grands frères». On suivait leur production, leur actualités un peu comme des mélomanes avec leurs groupes fétiches. Ils nous renvoyaient l'image d'un groupe d'amis qui s'éclatent tout en étant très exigeants dans leur production. Le bonheur tout en partageant une même passion !

Pour revenir à bellavieza, nous en étions là tous les trois à poser petit à petit les fondations du collectif. Cela n'a pas été toujours très simple, mais aujourd'hui, on peut dire que la maison est habitable, vivable. Il n'y a pas de fioritures, la décoration est très sommaire, pas de moquette, il reste des travaux à faire mais les murs sont solides. Il y règne une bonne ambiance, c'est détendu lors des réunions. Cela peut parfois être éprouvant, vif et souvent passionné ! On pratique beaucoup l'auto-dérision, on se vanne aussi. C'est plutôt sain et cela évite de trop s'enflammer. Nous sommes tous exigeants. Quand l'ego prend place, les autres tempèrent et remettent les choses à sa juste valeur. Nous avons pris pour habitude d'écrire le nom du collectif sans majuscule. Autant graphiquement que symboliquement, nous y attachons beaucoup



d'importance.

Pour moi, être dans un collectif signifie autant une contrainte qu'une liberté. J'ai pourtant beaucoup de mal dans ma vie avec la notion de groupe, d'association. J'aime être libre sans engagement et l'obligation de se voir à tel ou tel moment. Amicalement, c'est pareil, je n'ai jamais appartenu à un groupe même adolescent.

En ce qui concerne bellavieza, c'est un peu différent et assez simple. Même si chacun travaille individuellement sur ses propres séries, nous nous intéressons bien sûr aux démarches des autres, aux moyens qu'il met en oeuvre. Quelle histoire va-t-il nous raconter, de quelle façon et avec quels outils ? Le collectif permet des échanges à chaque moment de la production, hormis naturellement lors de la prise de vue, effectuée seule. Echanger, demander conseil, parler de ses propres doutes... Le collectif est un peu comme une cellule familiale, il faut y prendre sa place. Ecouter les conseils et suggestions des autres, proposer ou demander de l'aide, affirmer ses choix et pousser parfois un coup de gueule, s'en remettre à la majorité.

Un autre point positif - en dehors des compétences inhérentes à chacun - est la production dans la contrainte. Nos travaux collectifs se décident à trois. Comme dans une famille, ces décisions sur ces temps ne se prennent pas individuellement. On engage les autres, un planning commun, la façon dont nous allons montrer notre travail par exemple. Dans ce contexte, l'acte de



photographier n'est pas seulement un désir individuel mais s'inscrit dans une volonté collective. Comme lors d'une commande vous faire sortir de vos schémas classiques, repères systématiques qui caractérisent votre démarche, votre style.

L'autre point important d'un collectif est le bonheur de voir ses images vivre une seconde vie. Assembler de façon cohérente nos images est stimulant. La richesse des points de vue, des styles au service d'une narration commune, voilà ce qui nous motive dans nos productions et les façons dont nous montrons nos travaux collectifs sous forme de publications, d'expositions, de projections,...

Parler de pilier de ma vie de photographe concernant le collectif est un peu fort. Le collectif peut être un moteur mais n'est pas central dans le désir de pratiquer l'acte photographique. Aujourd'hui, je m'y sens bien. Le jour où les contraintes seront trop lourdes, ou le désir de naviguer seul prendra le dessus, alors je suivrai librement mon instinct et continuerai à pratiquer la photographie. Seul ou en groupe, je ne crois pas que c'est une question centrale. Celle de continuer à photographier l'est davantage.

Gaëtan Chevrier : La volonté de rejoindre un collectif, en ce qui concerne bellavieza, est en premier lieu humaine. Nous nous sommes rencontrés dans des soirées, des expos. Nous avons beaucoup discuté autour de la photographie. Et puis par la suite nous avons décidé de nous réunir. Tout d'abord, un collectif permet d'échanger, de partager et de confronter les opinions, les doutes et les questionnements de chacun.

Ensuite, un collectif c'est aussi l'envie de mutualiser les compétences, les connaissances, les contacts et les différents réseaux de chaque membre. Enfin dans un registre plus artistique, c'est l'envie de travailler à plusieurs sur un même projet, de mêler les regards et les productions de chacun. .

Jérôme Blin : Les expériences de collectifs comme Tendance Floue ou Le Bar Floréal ont été importantes pour moi. Ils ont montré la voie à de nombreux autres collectifs, chacun ayant leur fonctionnement. Très vite, après avoir commencé la photographie, j'ai voulu rejoindre ou en former un. Cela m'a toujours semblé évident pour plusieurs raisons.



La première était de pouvoir confronter ses photographies avec les autres membres. Lorsque nous travaillons sur un sujet commun ou lorsque nous terminons une série personnelle, c'est toujours intéressant d'avoir un autre regard sur son travail. Un regard distancié qui analyse la série par un autre biais, avec un autre œil.

Une autre raison est de monter des projets photographiques collectifs. Le travail du photographe est assez solitaire dans l'ensemble et le fait de réfléchir, puis réaliser un projet où l'on partage le concept, la réalisation sur le terrain jusqu'à l'exposition apportent une richesse photographique et humaine. Et cela fait aussi du bien de mettre un peu son ego de côté. La résidence

sur le territoire de Blain en est un bon exemple. Nous avons beaucoup échangé sur ce que nous voulions montrer, ce que nous voulions raconter, mais aussi sur tout le travail de sélection ainsi que la manière d'accrocher au moment de l'exposition.

Le collectif permet aussi de mutualiser le matériel, les moyens et toute la recherche de commandes, de lieux d'expositions... Il ne faut pas non plus oublier l'aspect festif et l'amitié qui s'y développent.

F.A : Comment définirais-tu « bellavieza » ? Quelles sont les forces de ce collectif ? Quelles sont les avantages de ce type de structure à ton avis ?

Benoît Arridiaux : bellavieza est un collectif de trois photographes auteurs avec des personnalités, des styles à la fois proches et différents. On peut qualifier la photographie du collectif de poétique et de documentaire. Nous ne sommes clairement pas dans l'événement majeur, l'actualité. Nous travaillons sur le micro-événement, les gens qui nous entourent mais aussi des individus croisés à l'autre bout du monde. Nous travaillons autant sur le portrait que sur le paysage. Notre photographie s'inscrit dans un acte et une réflexion à long ou à moyen terme, sur quelques mois, parfois des années.

Le choix de l'argentique pour nos travaux personnels et collectifs (hors commande) est un choix délibéré où le temps, l'édition et l'approche appartiennent à un autre espace-temps que celui du numérique caractérisé par l'immédiateté, l'abondance. Prendre son temps est un véritable luxe. Digérer. L'argentique vous impose cela. Son coût élevé vous invite à une réflexion, à une économie de moyens, à l'essentiel. La prise de vue, qu'elle soit posée ou nerveuse, est réfléchie.

L'édition quant à lui se fait plus tard, la contrainte temps du laboratoire vous oblige à regarder ce que vous faites de façon plus distante, à prendre du recul. Le rendu de l'argentique peut être magnifique pour arriver à des tirages exceptionnels. Du grain, de la chaleur, une émotion forte que l'on retrouve parfois dans la photo numérique mais de



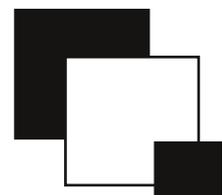
façon trop rare.

La force du collectif est avant tout sa stabilité. Nous avons mis un peu de temps à construire cette bâtisse. Nous nous connaissons bien, nous sommes amis et partageons la même vision du collectif. Il nous arrive parfois d'avoir des divergences mais celles-ci sont conjoncturelles et non structurelles. Nous savons où nous allons. Chacun est libre de quitter la route, prendre un petit chemin et de rejoindre les deux autres quelques kilomètres plus loin. L'important est d'être ensemble au point de rendez-vous fixé au préalable.

Une autre force du collectif est la diversité de nos parcours respectifs. Je viens du milieu social, Gaëtan du graphisme et Jérôme du monde industriel. Chacun vit différemment de la photographie, certains répondent à des commandes très variées et se sont professionnalisés très tôt. D'autres ont un métier alimentaire à côté qui leur permettent de se consacrer pleinement à leur travail d'auteur ou de faire moins de commandes. Il n'y a pas une recette parfaite, c'est selon les choix, les opportunités et les envies de chacun. Ces différents parcours nous enrichissent tous. Nos compétences variées en matière de maîtrises des outils de communication, de pratiques, nos personnalités et nos travaux d'auteurs s'additionnent et se répondent. Nos différents réseaux, nos parcours s'entremêlent, et apprennent à se côtoyer.

D'un point de vue organisationnel et non créatif, nous avons choisi de monter une association loi 1901. Cette structure, en dehors de nos statuts de photographes auteurs – indépendants, nous permet de répondre à des appels à projets, des bourses, résidences et de demander des subventions pour des événements. Cela n'empêche nullement de concourir individuellement à des prix.

La mise en commun des compétences, savoirs-faire et du matériel est un atout aussi. Enfin, la multitude des regards, des approches et une disponibilité accrue sont appréciables. Ils sont sources de richesse, de remises en question et d'évolution dans nos visions, nos pratiques. Ils alimentent notre passion sans cesse croissante pour la photographie.



Gaëtan Chevrier : Je dirais que bellavieza est une sorte de « 4ème regard ». Je veux dire par là que chaque photographe du collectif a sa démarche, sa personnalité et sa vision mais lorsque tout cela se rencontre, il se produit autre chose. Une nouvelle matière photographique.

L'idée de réunir trois regards différents pour en construire un 4ème (celui du collectif) me séduit. Une photographie peut véhiculer un sens nouveau lorsqu'on la confronte à d'autres.

bellavieza est une sorte de plate-forme où l'échange est omniprésent, permettant aussi de prendre du recul sur son propre travail. L'approche personnelle de chaque membre nourrit le collectif. bellavieza produit des images à l'approche documentaire mais en leur insufflant une note poétique.

Jérôme Blin : Je n'ai jamais eu l'impression de perdre ma personnalité où mon regard dans le groupe. Chacun a sa place, chaque photographe est libre d'être en désaccord avec les autres. Du coup, lorsque nous construisons un nouveau projet commun, tout le monde donne son avis, ce sont parfois de longues discussions, parfois houleuses mais cela nous fait avancer collectivement, et pour le moment, chacun a trouvé sa place au sein de la structure. De plus, nous avons à côté, nos séries personnelles, les commandes qui permettent de se retrouver en solitaire.

J'aime beaucoup l'idée que certains projets soient seulement sous le nom de bellavieza, ça veut dire que ça appartient à un groupe, cela donne une force au projet, c'est assez beau. Sur certaines commandes, nous sommes tous les trois, que ce soit l'un ou l'autre qui fait la photo importe peu, nous y avons tous participé d'une manière ou d'une autre et validé le principe et le résultat.

FA : « bellavieza » est présenté comme un collectif photographique. Comment construire, organiser, personnaliser tout évitant la redondance un projet global portant le sceau de « bellavieza » ?

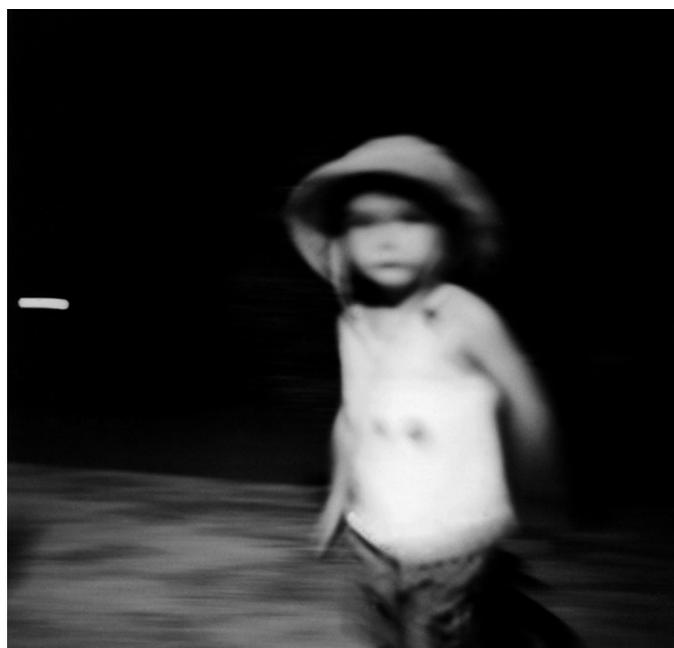
Benoît Arridiaux : Un projet commun bellavieza implique une contrainte commune qui peut prendre la forme d'une idée, d'un concept ou d'un point relativement précis (un territoire géographique, un mot, ...). Cela ne veut pas dire

uniformité dans le regard, même interprétation et même chemin. Au contraire, il s'agit davantage d'une interprétation individuelle, d'un angle différent de la part du photographe.

En ce qui concerne notre travail collectif sur la ville de Blain (Loire Atlantique), notre point commun restait celui des frontières administratives de la ville. Gaëtan a travaillé sur la notion de transformation des paysages à travers les saisons. Jérôme, quant à lui, a abordé le thème de l'adolescence, de l'ennui et de l'occupation de l'espace public et privé par ce public. J'ai travaillé sur une photographie faisant référence à une littérature naturaliste, de voyage et d'aventure. Mes photographies pourraient presque servir « d'illustration » à des ouvrages de Thoreau, Stevenson ou bien Leigh fermor. Des bêtes, des champs, des Hommes, des chiens de traîneaux, la forêt...

Ainsi, de ces travaux (collectif et individuels) naît une production aussi homogène que diversifiée. De là, naît un regard issu de trois visions singulières. A nous de décider la manière dont on la montre. Une exposition avec trois espaces distincts ou bien, et c'est un choix assumé, une seule et même exposition de photographies mêlées. En aucun cas, nous parlons d'une vision exhaustive d'une ville. La photographie, ne serait-ce dans les choix du cadrage et du moment ne peut être la réalité. Elle en est une parmi une infinité.

Concernant la façon dont on opère, elle est





propre à chacun. La manière d'aborder les gens, la timidité ou la facilité à aller vers l'autre, la distance, la technique employée élaborent les portraits, dictent notre relation au paysage. Nos photographies montrent cela aussi. A cela s'ajoutent nos vécus, nos caractères, nos écritures, nos sensibilités, nos influences.

Un travail en commun peut prendre la forme de différentes nouvelles, indépendantes mais liées les unes aux autres par un détail, un univers commun, une ambiance ou s'imbriquant les unes aux autres. Au delà des formes, identiques ou quasi-similaires, la somme des travaux de chacun ne doit cependant pas être indigeste mais participer à une identité collective forte. De bons aliments qui se marient bien, une bonne recette en quelque sorte.

Gaëtan Chevrier : La vie interne du collectif est relativement simple. Nous nous voyons une à

deux fois par semaine pour discuter des projets en cours. Pour chaque projet, nous nous réunissons autour d'une table. A partir de là, nous échangeons nos points de vue et nos idées. Ensuite vient le temps de la prise de vue. En général, chacun travaille de son côté. Par la suite une phase de mise en commun se met en place. Nous établissons un premier editing. Petit à petit nous resserrons l'ensemble jusqu'à conserver ce qui nous semble essentiel.

Lors de ces différentes phases, nous essayons de recentrer les choix individuels sur un projet final commun se nourrissant des visions de chacun.



F.A : Comment vois-tu l'avenir de « Bellavieza » ?

Benoît Arridiaux : C'est difficile d'entrevoir un avenir. Les fondations sont là, elles sont solides mais nous ne sommes pas à l'abri d'une tempête. L'abandon de la photographie de l'un de nous peut arriver, un désaccord profond, une distance... Comme dans un couple, une famille, il peut y avoir scission. Parfois on voit les choses venir, des fois non. Il faut avant tout prendre plaisir dans les projets que l'on mène ensemble, prendre plaisir à se voir, à partager et confronter les points de vue. L'humour est important et l'auto-dérision permet de remettre les choses à leur place de temps en temps.

Les projets collectifs d'envergure manquent à l'appel, nous souhaiterions travailler davantage ceux-ci. Dans un futur proche, nous aimerions que le collectif prenne de l'ampleur. Cela passera par de nouveaux projets et peut être par l'intégration d'autres photographes.

Gaëtan Chevrier : bellavieza est un collectif jeune (fin 2008) ce qui veut dire que nous avons encore tout à construire. Pour le moment les fondations sont posées. Un noyau de 3 membres fondateurs forme les bases. Nous restons confiants, motivés tout en étant lucides sur le contexte actuel.

Jérôme Blin : Nous venons d'imprimer une revue/book, du coup nous sommes dans une phase collective de recherche de commandes, de lieux d'expositions, de résidence. Je pense que bellavieza va élargir sa résonance dans le milieu photographique avec celle-ci. Nous allons continuer les projets collectifs (un nouveau commence sur Nantes actuellement) Ensuite, je vois bien bellavieza s'élargir et intégrer de nouveaux membres pour continuer à se faire plaisir sur de beaux projets.



COLLECTIF BELLAVIEZA

bellavieza





COLLECTIF BELLAVIEZA



10172 HECTARES / 101,72 KM2

PHOTOGRAPHIE

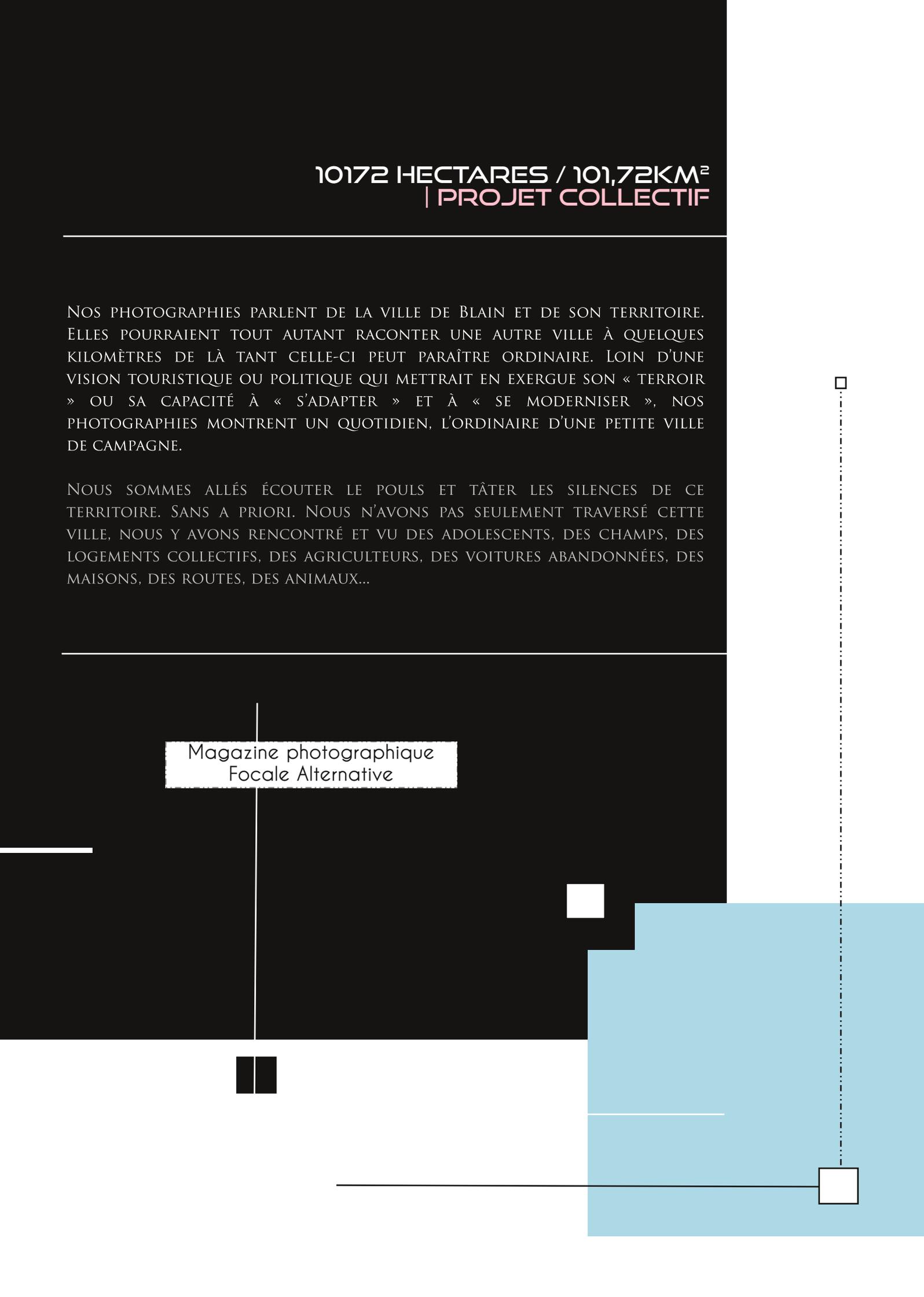
B COMME BELLAVIEZA

10172 HECTARES / 101,72KM² | PROJET COLLECTIF

NOS PHOTOGRAPHIES PARLENT DE LA VILLE DE BLAIN ET DE SON TERRITOIRE. ELLES POURRAIENT TOUT AUTANT RACONTER UNE AUTRE VILLE À QUELQUES KILOMÈTRES DE LÀ TANT CELLE-CI PEUT PARAÎTRE ORDINAIRE. LOIN D'UNE VISION TOURISTIQUE OU POLITIQUE QUI METTRAIT EN EXERGUE SON « TERROIR » OU SA CAPACITÉ À « S'ADAPTER » ET À « SE MODERNISER », NOS PHOTOGRAPHIES MONTRENT UN QUOTIDIEN, L'ORDINAIRE D'UNE PETITE VILLE DE CAMPAGNE.

NOUS SOMMES ALLÉS ÉCOUTER LE POULS ET TÂTER LES SILENCES DE CE TERRITOIRE. SANS A PRIORI. NOUS N'AVONS PAS SEULEMENT TRAVERSÉ CETTE VILLE, NOUS Y AVONS RENCONTRÉ ET VU DES ADOLESCENTS, DES CHAMPS, DES LOGEMENTS COLLECTIFS, DES AGRICULTEURS, DES VOITURES ABANDONNÉES, DES MAISONS, DES ROUTES, DES ANIMAUX...

Magazine photographique
Focale Alternative

The page features a minimalist design on a black background. A white rectangular box contains the text 'Magazine photographique Focale Alternative'. A vertical white line extends from the top of this box, passing through a small white square and ending at a horizontal line. Below this horizontal line are two small black vertical bars. To the right, a light blue area is defined by a horizontal line and a vertical dotted line. A small white square is located at the intersection of the horizontal line and the dotted line. Another small white square is positioned above the horizontal line, to the left of the dotted line. A horizontal white line is also visible on the left side of the page.

F.A : La série « 10172 hectares / 101,72km² » est un travail qui se positionne comme une collaboration active de chaque membre autour d'un projet commun. Comment est né ce projet et que met-il en avant ?

Collectif Bellavieza : Cette série est à l'origine une demande de l'association Espho qui organise une manifestation intitulée "La Petite Biennale Photographique de Blain en Loire – Atlantique". Cette structure qui regroupe des passionnés de photographie nous a commandé un travail sur le territoire pour l'édition 2010. La seule contrainte était de produire un travail photographique avec comme finalité une exposition. La première impression en découvrant cette ville de près de 10 000 habitants a été le caractère ordinaire de celle-ci. Coincée entre une forêt et un axe routier important, elle ressemblait à n'importe quelle autre ville de cette taille.

Loin d'une vision touristique ou politique qui mettrait en exergue son « terroir » ou sa capacité à « s'adapter » et à « se moderniser », nos photographies tâcheraient de montrer un quotidien. Nous sommes donc allés écouter le pouls et tâter les silences de ce territoire.

F.A : Travailler ensemble, c'est mettre des démarches très différentes en action. Comment avez-vous travaillé autour de cette série pour que l'ensemble puisse devenir le reflet de « Bellavieza » ?

C.B : Au delà du fait que le collectif travaillait sur un même espace, chacun d'entre nous a cherché un angle particulier, a privilégié certains axes. Nos histoires personnelles, nos approches,

" BLAIN EST UNE PETITE VILLE BORDÉE D'UNE FORÊT ET NON LOIN D'UN AXE ROUTIER IMPORTANT. UNE PETITE VILLE AVEC SON CENTRE HISTORIQUE, SON CHÂTEAU, SON CANAL, SES CHAMPS, SES HAMEAUX. UNE PETITE VILLE ET SES MUSÉES, CELUI DE LA MINE ET DES MINÉRAUX, DE L'IMPRIMERIE ANCIENNE, SA MAISON DE LA FORÊT, SES CHAPELLES ET SES MANOIRS, SES FÊTES POPULAIRES, SES ASSOCIATIONS SPORTIVES ET CULTURELLES, SA NOUVELLE MÉDIATHÈQUE. UNE PETITE VILLE QUI, FRUIT DE L'ÉTALEMENT URBAIN, SE TRANSFORME ET VOIT SA POPULATION AUGMENTER DE FAÇON SIGNIFICATIVE. "

**Projet sur le territoire
de la ville de Blain
dans le cadre de «la Petite Biennale
Photographique» à Blain
2010-2011**





nos sensibilités ont guidé nos envies.

Jérôme souhaitait aborder la problématique de l'adolescence, de l'ennui et de son occupation de l'espace public et privé car il est né près de ce village. Il est allé à la rencontre des adolescents de cette ville et des lieux qu'ils fréquentent en dehors de toute structure familiale, scolaire ou sociale. Il les a abordés puis a partagé des moments avec eux dans la rue, sous les abris bus, dans un bar qui est leur sorte de QG. Ces instants, pris sur le vif ou fruits de multiples rendez-vous l'ont amené à la réflexion selon laquelle les moments « d'oisiveté » partagée par ces jeunes ressemblaient terriblement à sa propre adolescence.

Gaëtan a émis le souhait de travailler sur la

notion de territoire. Il a cherché les empreintes, les aménagements faits par l'Homme et leurs traces sur les paysages. Ses images montrent autant une nature domptée par les cultures que des zones variées d'habitats collectifs ou individuels. Elles s'inscrivent sur du long terme à travers le cycle des saisons et soulignent les transformations que cela engendre sur le paysage, les Hommes.





Benoît a décidé de traduire sous forme photographique un imaginaire lié au conte, à certaines formes de littérature. Cette ville qui possède un vaste château, une immense forêt et de nombreuses terres agricoles était le cadre idéal pour un conte, un roman d'aventure ou une littérature naturaliste. La présence d'un éleveur de chiens de traîneaux dans un hameau n'a fait que renforcer son imaginaire.

F.A : « 10172 hectares / 101,72km² » semble être un témoignage à tendance contemporaine sans être journalistique. Les rencontres sont essentielles et aborder une multitude de points de vue est également un enjeu que vous vous êtes fixés. Comment avez-vous organisé ce projet à sa genèse et comment a-t-il évolué par rapport à votre fantasme photographique au départ ?

C.B : Le caractère ordinaire de la ville de Blain était propice à notre démarche photographique. Nous ne travaillons pas sur l'événement, sur une approche journalistique mais

davantage sur une impression, une sensibilité, un ressenti. Ainsi, nos personnalités guident nos choix. Cependant, le caractère instinctif à l'origine de notre travail ne nous dispense pas par la suite de réajustements, de recherches et de doutes. Entre l'image que l'on se construit du projet et son déroulement, il y a un monde. Rechercher des contacts et des lieux, établir des rendez-vous demandent du temps et de l'implication. Même si notre photographie parle d'un quotidien, elle est empreinte de nos personnes.

Ce projet qui nous a accompagnés durant plusieurs mois est bel et bien le résultat de choix, de questionnements, d'une sorte de « réalité quotidienne subjective ».

F.A : « *Nous sommes allés écouter le pouls et tâter les silences de ce territoire.* » J'aime assez cette vision imagée de votre série « 10172 hectares / 101,72km² ». **Qu'avez-vous appris sur ce pouls ? Aller à la rencontre de l'autre doit justement être un**



moment de parole dans la logique populaire mais vos photographies transpirent d'un certain silence. Pourquoi avoir choisi cette optique et en quoi mettre le silence en avant sert-il votre démarche ?

C.B : Cette formule nous ressemble bien. A l'image de notre travail, à mi-chemin entre l'instinctif et le calculé, les rencontres se sont faites sous plusieurs formes, dans différents contextes. Qu'il y ait présence ou absence de dialogues, longs ou brefs, fortuits ou par le biais de rendez-vous, ces rencontres ont guidé nos recherches. Gaëtan qui a travaillé essentiellement sur le paysage nous a surpris dans les échanges qu'il a eu avec les gens. Installer son pied photographique au milieu d'une rue en pleine nuit sur des temps de poses longues a engendré des conversations, des interrogations, parfois des regards inquiets.

L'autre aspect concernant ces rencontres a été la méfiance des personnes rencontrées. Le fait que nous nous intéressions à des gens « ordinaires » éveillait chez eux des questionnements. Etiquetés « citadins » et « artistes », il nous a fallu casser certains préjugés. Cette barrière passée, une confiance mutuelle s'est instaurée. Nous avons fait de belles rencontres. Nos photographies montrent ces moments dans la présence ou dans l'absence, elles suggèrent et interrogent plutôt qu'elles ne montrent ou démontrent. A chacun de faire son propre jugement. Ces moments sont des entre-deux, des flottements et en aucun cas une empathie ou une osmose.

F.A : Travailler en collectif demande une certaine organisation. Quels clefs avez-vous mis en

place pour planifier, organiser et mettre toutes les chances de votre côté pour réaliser les objectifs que vous vous étiez fixés ? Quels étaient-ils, comment ont-ils évolué et comment se sont-ils finalisés ?

C.B : Pour ce travail collectif, nous avions une date butoire, celle de l'exposition prévue en Juin 2010 organisée par La Petite Biennale Photographique de Blain. Chacun gérait son emploi du temps comme bon lui semblait. Nous nous voyions régulièrement comme c'est toujours le cas pour nos travaux collectifs. Chacun rendait compte de l'avancée de son travail. Communiquer, expliquer sa démarche, énumérer ses difficultés engendrent des débats, de l'entraide, une richesse pour soi et pour le groupe.

Cela dit rien n'est figé. Cette série, nous ne l'avons montrée que partiellement. Nous souhaitons tous y consacrer davantage de temps et la poursuivre. Le travail de Gaëtan sur le cycle des saisons a été un élément déclencheur pour que l'on décide ensemble de poursuivre notre travail.





10172 HECTARES / 101,72 KM2



10172 HECTARES / 101.72 KM²



BENOÎT ARRIDIAUX

PHOTOGRAPHIE

B COMME ARRIDIAUX

DAY-USE #1 | PHOTOGRAPHIE

TRAVAILLANT DE NUIT DANS DES HÔTELS À PARIS, J'AVAIS DES JOURNÉES ENTIÈRES POUR ASSOUVIR DEUX PULSIONS : L'ERRANCE ET LA PHOTOGRAPHIE. PENDANT DES MOIS J'AI DÉAMBULÉ DANS LA VILLE ET DE L'AUTRE CÔTÉ DU PÉRIPHÉRIQUE. PARFOIS SOMNOLANT, J'AI PRIS CES PHOTOGRAPHIES SANS THÈME NI OBJECTIFS PARTICULIERS. PASSER LA PORTE DE L'HÔTEL OU DE MON DOMICILE ET PLONGER DANS L'INCONNU, L'IMPRÉVISIBLE. MARCHER, SE PERDRE, S'ARRÊTER ET REPARTIR PAR SIMPLE ENVIE OU POUR RÉPONDRE À UN DÉSIR PRESSANT D'AILLEURS ?







F.A : « Day-Use #1 » est une série que tu as élaborée entre 2002 et 2005 aux petites heures lorsque tu terminais ton travail de nuit. Sans but ni objectif, tu sembles lui avoir donné un sens bien des années après. Quel est-il et en quoi cette série reflète l'essence inconsciente de ta démarche photographique personnelle ?

B.A : J'ai commencé cette série photographique à ma sortie de l'école de photographie en 2002. Je vivais alors à Paris depuis 2 ans, travaillant certaines nuits dans des hôtels. Cette ville me fascinait à la fois et m'effrayait, elle était un « terrain de jeu » sans limite. J'ai dû une ou deux fois passer la « frontière » du périphérique et photographier. Ce travail résulte d'une énergie, d'une découverte, d'un désir d'aller sans cesse vers un ailleurs. Elle traduit aussi un mal-être, celui de se sentir bien nulle part.

Paris est à la fois grouillante, métissée, riche de sa diversité. Elle n'en est pas moins dure, austère et oppressante. Elle ne fait pas de cadeaux à celui qui ne veut ou ne peut pas intégrer ses codes, rapidement. Pour faire un parallèle, la ville est à la fois un immense vivier pour des écritures photographiques riches et variées, elle n'en reste

pas moins très difficile à photographier (habitants méfiants, droit à l'image...).

Déambuler dans la ville la journée et parfois la nuit fut donc pour moi une évidence. Un manque d'attaches stables allié à une envie boulimique de voir du « paysage » à travers un prisme (le viseur), le terreau était ainsi fertile à ce type de photographie errante et impulsive.

A cette époque (et maintenant encore), j'admirais le travail de Robert Frank (Les Américains). Ainsi, je me suis dit que je réaliserais un travail à long terme sans toutefois avoir une ligne directrice claire. Sans pression quant à une professionnalisation, sans stress face à la question récurrente qui est de vivre de sa photographie (j'avais un travail alimentaire), je choisis pleinement ce que je photographiais. Je me suis aussi aperçu qu'inconsciemment j'avais réalisé une sorte de boucle.

Jeune adulte, j'ai beaucoup lu Jack Kerouac, un ami de Robert Frank. C'est aussi à ce moment-là que j'ai acheté un boîtier pour m'adonner à ma passion. Frustré, ne sachant pas m'en servir, je l'ai utilisé le jour où j'ai intégré cette école de photographie, dix ans plus tard. Plein de fougue, mon premier travail photographique s'inscrit dans ce contexte. Enfin, c'est pendant cette période que j'ai découvert deux photographes qui comptent beaucoup pour moi : Antoine d'Agata et Michael Ackerman.

F.A : Au contraire de la photographie dite de rue, cette série semble être imprévisible de part sa nature très différente. Certains fois, on ressent un cadrage et à d'autres moments, ta photographie est prise à la sauvette sans pensée précise. Étais-tu à la recherche d'une identité visuelle ? Qu'as-tu appris sur toi-même et ta conception de la photographie en passant en revue tes photographies prises sur trois années ?

B.A : Il s'agit bel et bien de photographie de rue, mais avec un angle, un regard particulier. J'ai voulu à travers les portraits furtifs, mettre en avant des personnes qui semblent être à la dérive. Paris, comme toutes les villes européennes, s'embourgeoise et repousse ses classes populaires vers sa périphérie. J'aime aussi photographier les « gueules », celles de gens ordinaires dont les parcours de vie me semblent bien plus passionnants que ceux d'une jeunesse branchée.

En ce qui concerne ma manière de photographier, j'ai opté pour une photographie impulsive, nerveuse. Néanmoins, j'ai toujours cadré mes sujets, mes paysages. J'ai parfois suivi des individus, parfois attendu plusieurs minutes que quelqu'un passe devant un arrière plan qui me plaisait. J'ai très rarement travaillé avec un pied photographique, les photographies de nuit sont donc floues. Parfois, et c'est un choix, les passants le sont aussi. Quant à l'utilisation du 50 mm, il traduit mon engagement dans cette série.

Mes photographies me renseignent autant sur ma vie, ma vision de Paris que sur mes influences d'alors. Elles sont comme un premier album d'un groupe rock qui a envie de balancer sa hargne. Une spontanéité, une énergie, des couacs... Mes photographies sont également influencées par une littérature, celle de la Beat Generation et quelques photographes. Elles ont

comme thème l'errance, la ville, la nuit (thèmes récurrents). Je n'aurais pas voulu et pas pu dépeindre une ville romantique. Je me sens plus proche de Jim Jarmusch que de Woody Allen.

F.A : Le synopsis de « Day-Use #1 » met l'accent sur la photographie et l'errance au niveau de la pulsion profonde. Que peux-tu nous dire sur le choix de ce terme qui est finalement très fort dans son image ? En quoi ta photographie avait-elle besoin de l'errance et réciproquement pour évoluer à ce qu'elle est aujourd'hui ?

B.A : Ma photographie sur cette série est du domaine de la pulsion, de l'instinct, d'un probable mal-être aussi. Voir le monde à travers un prisme (le viseur du boîtier) permet de mieux l'appréhender, l'accepter. Fabriquer ses propres défenses tel un organisme qui rejette naturellement un corps étranger. Pour en finir avec ce côté « trauma », je pense que l'errance m' a permis de retrouver des plaisirs anciens, voire enfantins. Chercher la bonne image, attendre, être surpris, traquer me fait penser à la pêche. J'ai pratiqué cette activité étant enfant. Elles ont des points communs.

Enfin, cette errance est paradoxalement synonyme de liberté et de plaisir. Des journées

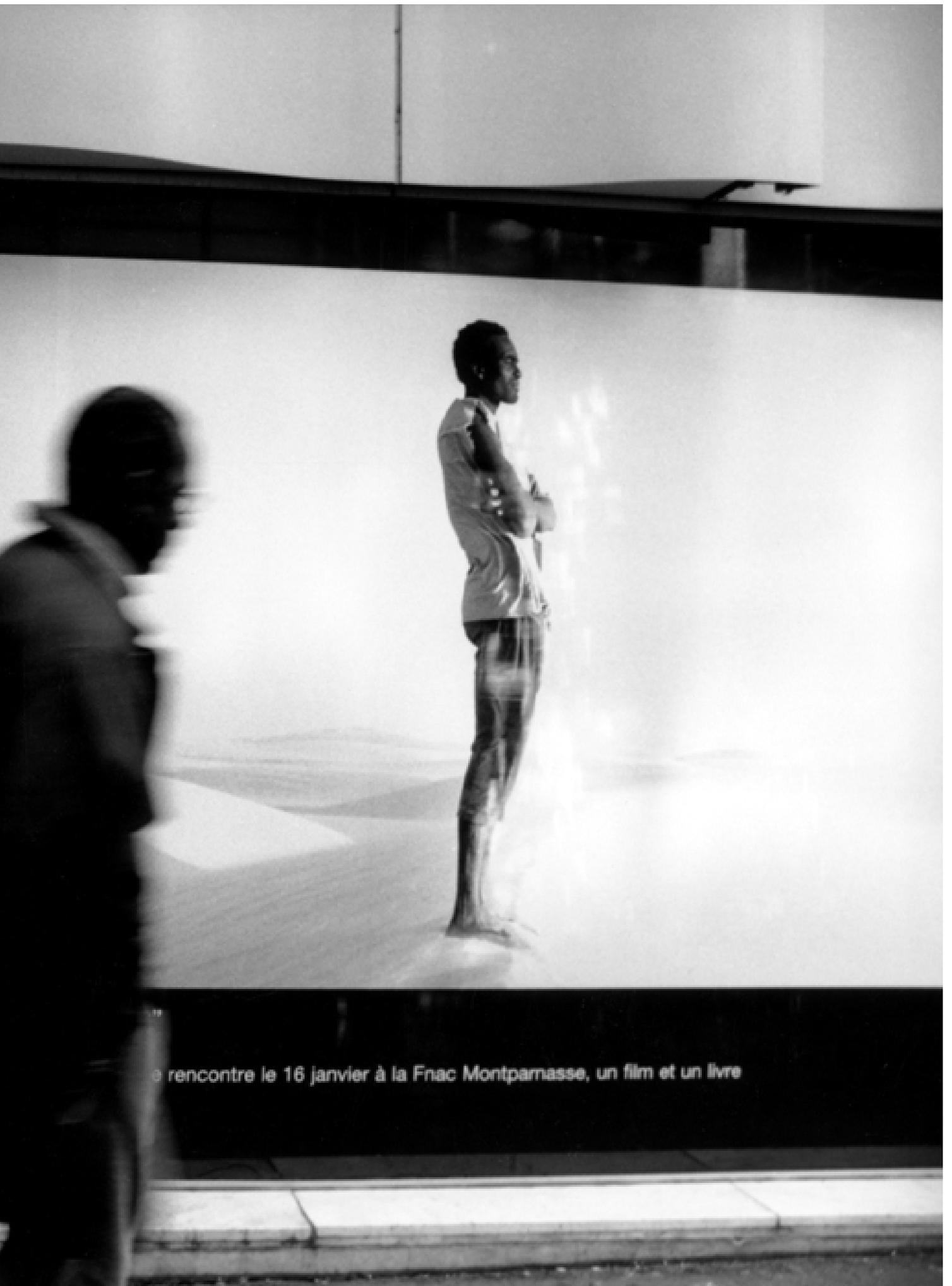


" LA PHOTOGRAPHIE EST À LA FOIS UN MÉDIUM UNIQUE, FORMIDABLE ET SOUVENT DÉTESTABLE. LES PLUS BELLES ÉCRITURES D'AUTEURS CÔTOIENT LES IMAGES DE PROPAGANDE, PUBLICITAIRES INSIPIDES. "

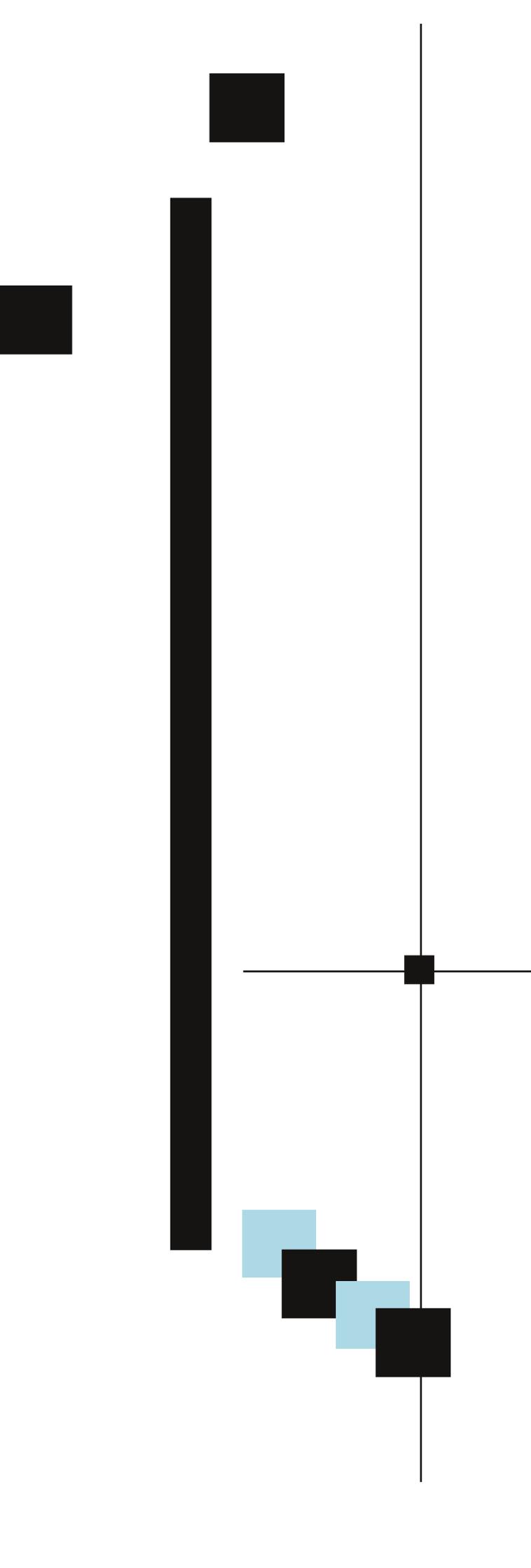
ac
com

1991-1993

"Un hon
de Raymo
une expo



le rencontre le 16 janvier à la Fnac Montparnasse, un film et un livre



entières à déambuler, voir des paysages urbains, des personnes nouvelles ! Tel un chien libre, découvrir petit à petit un terrain de jeu nouveau. Chaque jour amène son lot de surprises. Seul, comme dans un voyage, les moments de joies sont intenses. Une vision, un mode de vie qui ne dure qu'un temps. Gare au coup de bâton, au retour à la réalité, à la crise d'angoisse qui ne s'atténue pas et ne se partage pas lorsque l'on est seul.

Ce besoin d'errance m'a amené à vivre de façon plus sédentaire par la suite. Cela m'a montré également que je cherchais davantage une certaine forme de stabilité. Néanmoins, le désir de bouger physiquement est toujours là. Une fièvre nomade qui revient régulièrement. L'amitié peut aussi être fluctuante, même avec la plus grande volonté du monde. Apprendre à vivre avec ces pôles contradictoires. C'est ce que montre, je crois, ma photographie.

F.A : « Day-Use #1 » a choisi un traitement assez brut presque pris dans la rapidité. Tu soulignes ton envie d'ailleurs tout en embrassant ta vie quotidienne. Est-ce que la photographie aide à la redécouverte de son quotidien ? Comment prendre en compte ou percevoir la vie que l'on croise tous les jours et la capter dans son appareil photo ?

B.A : Cette série a effectivement cette ambiguïté d'être une ode à la vie, intense, libre, sans concession, rapide, pleine de tendresse et à la fois un message qui peut paraître violent, acéré et cinglant. Chacun y voit ce qu'il veut bien voir. Je pense qu'elle est, comme la vie un peu tout cela à la fois. Evidemment, elle est autant une peinture de mon quotidien qu'une façon de romancer cette période. A l'image du roman " Fuck America", elle est en quelque sorte une autobiographie romancée.

F.A : Comment décrirais-tu ta vision de la photographie et la maturation personnelle qui s'opère en toi face à ce médium ?

B.A : La photographie est à la fois un médium unique, formidable et souvent détestable. Les plus belles écritures d'auteurs côtoient les images de propagande, publicitaires, insipides. Elle peut être source de manipulation, raccourcis intellectuels, simple décoration. Nous sommes abreuvés d'images. Seuls comptent pour moi les regards d'auteurs. Intimes, intemporels, ils nous apprennent autant sur eux que sur nous-même. Une vraie écriture photographique insiste autant sur



l'histoire, le conteur, sa vie (...), que sur la manière dont il nous la raconte.

Mon écriture photographique, même si elle traite de façon récurrente des thèmes qui me sont chers (l'errance, la sédentarité, l'amitié, le désir de solitude, la marge, la normalité...) est influencée par ma vision du monde, les gens qui m'entourent. Elle évolue et d'autres auteurs m'influencent également. Ils me donnent de la matière non pas dans le propos mais dans la façon de raconter cette fameuse histoire.

Mes premières séries photographiques s'appuient sur des moments captés, instants volés en utilisant une technique dite de reportage. D'autres séries par la suite ont vu mon approche évoluer (portraits posés). Celle-ci, d'apparence

moins spontanée, n'en est pas moins intéressante. Elle interroge sur la notion de rencontres, d'échanges, de mise en scène. Jusqu'où peut-on aller dans celle-ci ? Peut-on encore parler d'objectivité, de «réalité», de naturel ? La mise en scène ne peut-elle pas désacraliser? Employer des artifices (sommaries) n'est-il pas une façon de mettre davantage à nu le sujet ?



BENOÎT ARRIDIAUX



BENOÎT ARRIDIAUX







GAËTAN CHEVRIER

PHOTOGRAPHIE

G COMME CHEVRIER

LAND'SILENCE'SCAPE | PHOTOGRAPHIE

« ... C'EST UNE ÎLE BORÉALE SAUVAGE OÙ LA NATURE DICTE SA LOI, SOUVENT AVEC EXCÈS. LE CLIMAT Y EST RUDE ET TRÈS CHANGEANT. CETTE ÎLE EST ENVOÛTANTE... » / EXTRAIT DU LIVRE ISLANDE D'ARNAUD GUÉRIN.

EN MARS 2011, JE SUIS PARTI EN ISLANDE PENDANT QUINZE JOURS. J'AI PARCOURU L'ÎLE D'OUEST EN EST EN PASSANT PAR LE SUD. CETTE PHRASE D'ARNAUD GUÉRIN A SOUVENT FAIT ÉCHO LORS DE MON PARCOURS. LE CÔTÉ ENVOÛTANT DONT PARLE A. GUÉRIN EST SPÉCIFIQUE À L'ISLANDE. D'UNE PART EN RAISON DE SES PARTICULARITÉS GÉOLOGIQUES ET CLIMATIQUES. SON TERRITOIRE, EN CONSTANTE TRANSFORMATION, CRÉE UN DÉCOR SINGULIER, THÉÂTRE D'UNE ÉVIDENTE BEAUTÉ OÙ LA LUMIÈRE JOUE UN RÔLE ESSENTIEL. D'AUTRE PART, EN RAISON DU SILENCE QUI Y RÈGNE. UN SILENCE PRÉGNANT. PARFOIS PROCHE DE LA QUIÉTUDE, PARFOIS TROUBLANT, PRODUISANT UNE IMPRESSION ÉTRANGE.

Magazine photographique
Focale Alternative

F.A : « Land'Silence'scape » est une série ouverte vers la photographie de paysage. Par contre, elle semble être devenue un rouage dans une démarche plus globale. Comment de ce microcosme photographique, tu as fait évoluer ta perception photographique pour qu'elle devienne ce qu'elle est aujourd'hui ?

G.C : Depuis le début de mon parcours photographique, je m'intéresse à la notion de territoire, au rapport avec le paysage et aux questions d'ordre géographique, sociologique et technique qu'ils peuvent soulever. Mon travail questionne le paysage, la manière de l'investir, de se l'approprier, de l'imaginer et bien sûr de le photographier. La plupart du temps, je ne fais pas figurer l'être humain en tant que tel sur mes images. Je me soucie plus des traces laissées ou des modifications engendrées par celui-ci.

F.A : La relation avec ton autre série paysagère « 118° F » est intimement liée comme faisant partie d'un tout cohérent. Que peux-tu nous dire là-dessus ? Comment perçois-tu l'évolution de ta démarche photographique et comment est née la série « Land'Silence'scape » ?

G.C : Je dirais qu'un des liens évidents entre les deux séries est l'attraction pour le paysage désertique. Que ce soit en Californie (Death Valley) ou plus récemment en Islande, ces territoires ont des typologies très marquées. Les aspects d'ordre géographique, climatique, voir géologique créent un décor singulier. Ces espaces très peu « façonnés » par l'homme m'intéressent.

Comment retranscrire la force d'un lieu où à



" JE ME SUIS DONC ATTACHÉ À RÉALISER DES « IMAGES SILENCIEUSES ». SIMPLEMENT SE PLACER À LA BONNE DISTANCE FACE AU(X) PAYSAGE(S) AFIN DE RETRANSCRIRE AU PLUS PRÈS CETTE SENSATION DE TEMPS SUSPENDU. MONTRER L'ÉTENDUE POUR MIEUX, PAR LA SUITE, S'ABANDONNER FACE À L'IMAGE, LAQUELLE DEVIENDRA LE LIEU D'UN IMAGINAIRE PROPRE À CHACUN. "

Land'silence'scape



première vue il ne se passe pas grand chose ? Comment saisir l'atmosphère, l'ambiance qui s'en dégage ? Ces questions me préoccupent, car elles soulèvent les notions de vide et de contemplation.

La série « Land'Silence'scape » est née lors d'un séjour en Islande en mars 2011. Avant mon départ, j'avais quelques références photographiques (« Le dehors absolu » de T. Cuisset, « Vagabondages » de N. Fremiot,...) et certaines images mentales personnelles. Lors de mon arrivée, j'ai été frappé par deux choses. Tout d'abord, la variété des paysages, théâtre d'une évidente beauté où la lumière joue un rôle essentiel. D'autre part, le silence qui y règne. Un silence prégnant. Parfois proche de la quiétude, parfois troublant, produisant une impression étrange.

Je me suis donc attaché à réaliser des « images silencieuses ». Simplement se placer à la bonne distance face au(x) paysage(s) afin de retranscrire au plus près cette sensation de temps suspendu. Montrer l'étendue pour mieux, par la suite, s'abandonner face à l'image, laquelle deviendra le lieu d'un imaginaire propre à chacun.





GAËTAN CHEVRIER

F.A : Tu privilégies le format carré lorsque tu portes un regard sur le monde naturel qui t'entoure. Pourquoi avoir choisi le 6x6 et en quoi celui-ci sert-il vraiment ta conception personnelle de ta démarche photographique ?

G.C : Je dirais plus globalement que je privilégie l'outil argentique. J'aime son côté artisanal. Il me permet aussi d'avoir du recul sur mon travail car plus lent dans sa mise en œuvre comparé au numérique. Chaque étape (prise de vue, développement, ...) nécessite du temps. Celui-ci est précieux car il génère une digestion nécessaire à la construction cohérente d'une série.

L'utilisation du 6x6 pour la série « 118°F » était plus un choix par défaut qu'une vraie volonté artistique. A l'époque je n'avais pas d'autre appareil. Aujourd'hui je travaille avec un 6x7, format plus adapté à mes recherches, même si je pense très prochainement investir dans une chambre grand format.

F.A : Que pensais-tu vouloir atteindre en proposant une série de paysage ? Quelle serait la caractéristique personnelle que tu essaies d'intégrer dans cette série ?

G.C : Mon approche est construite sur une base documentaire. Par conséquent la notion de « réalité » fait partie intégrante de mes images. J'aime le côté frontal face au monde qui nous entoure. Ensuite, j'essaie d'y apposer une note poétique, une sensibilité, au plus près de ce que j'ai pu ressentir dans l'instant.

Pour les images de la série « Land'silence'scape », j'ai attaché beaucoup d'importance au choix de la lumière naturelle ainsi qu'à la notion de distance face au sujet photographié. L'idée était de retranscrire cette notion d'abandon face au paysage, d'aller plus loin que la simple contemplation.

F.A : Percevoir sa démarche, la construire et la faire évoluer ne sont pas des choses aisées à mettre en place. Comment construis-tu ton œuvre au quotidien et comment la vois-tu d'ici quelques années ?

G.C : Ma pratique photographique, comme dans la plupart des domaines artistiques, induit une réflexion et une perpétuelle remise en cause de son travail. En ce qui me concerne, la construction de mon travail personnel est assez lente. Petit à petit,



chacune de mes séries pause des jalons, lesquels construiront un futur ensemble. Enfin je l'espère...

Les travaux de commandes, les réflexions avec le collectif, les échanges avec d'autres disciplines artistiques viennent nourrir ma démarche. Toutes ces interactions permettent de prendre du recul sur son travail personnel.

Aujourd'hui, je poursuis mes recherches autour du paysage. Deux nouveaux projets sont en cours. L'un consacré au marais breton, l'autre sur une partie du littoral vendéen et plus précisément sur les dunes.





GAËTAN CHEVRIER



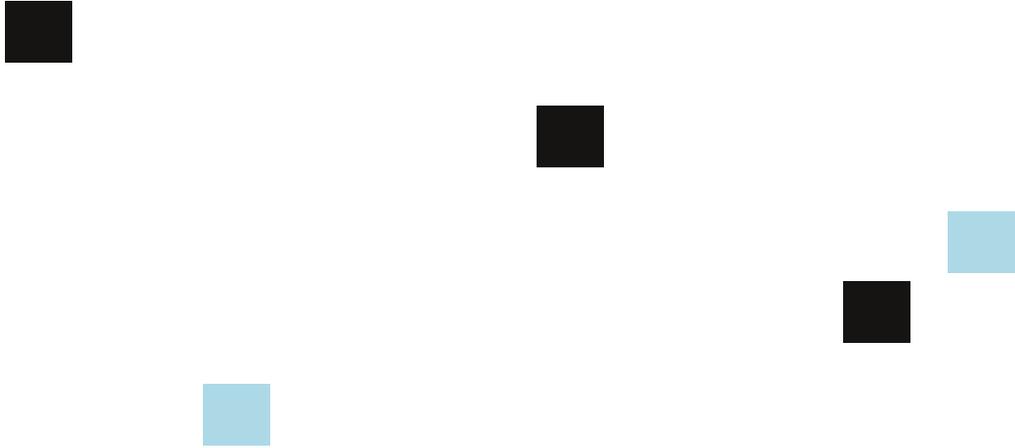
GAËTAN CHEVRIER



JÉROME BLIN

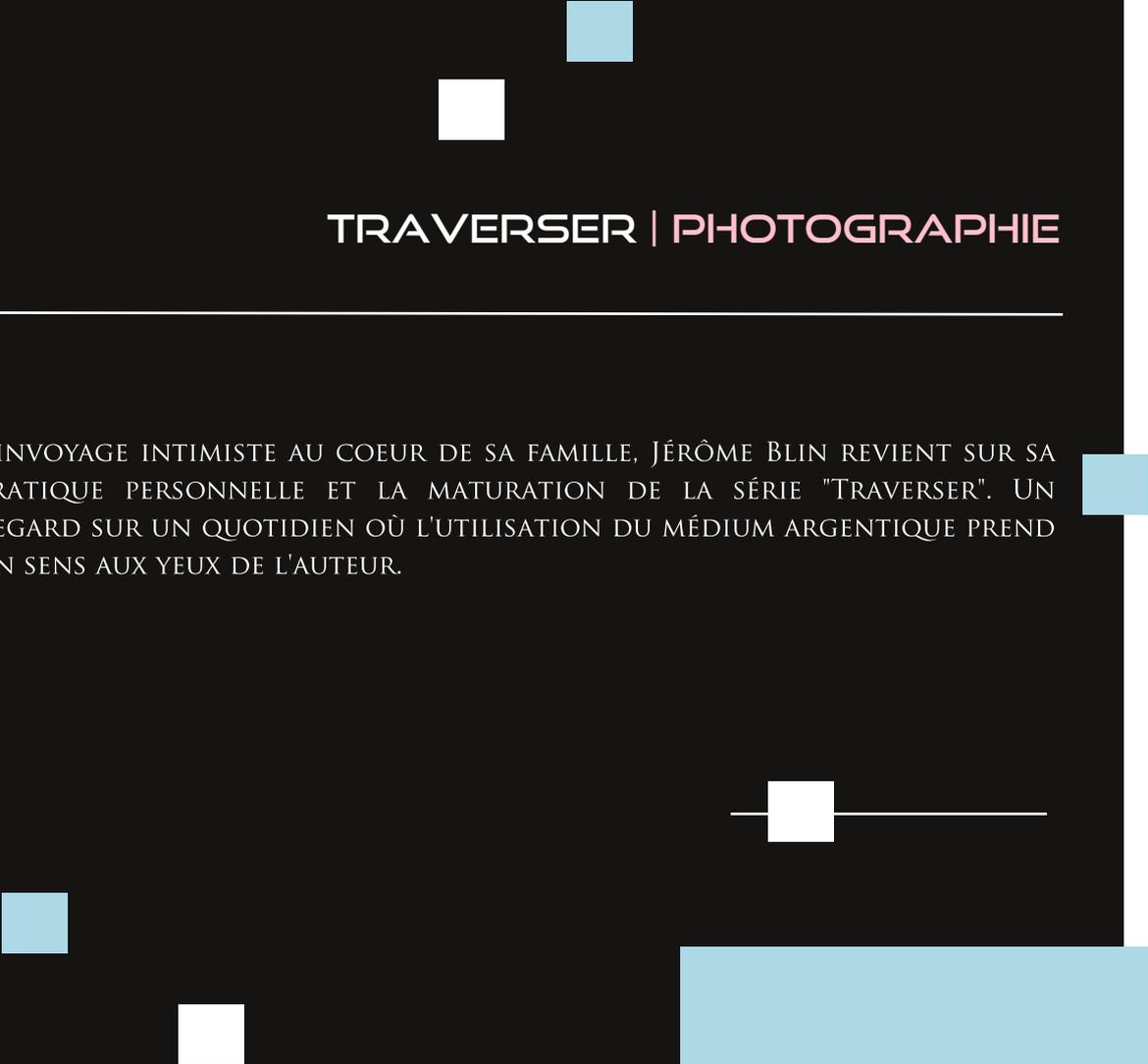
PHOTOGRAPHE

J COMME BLIN

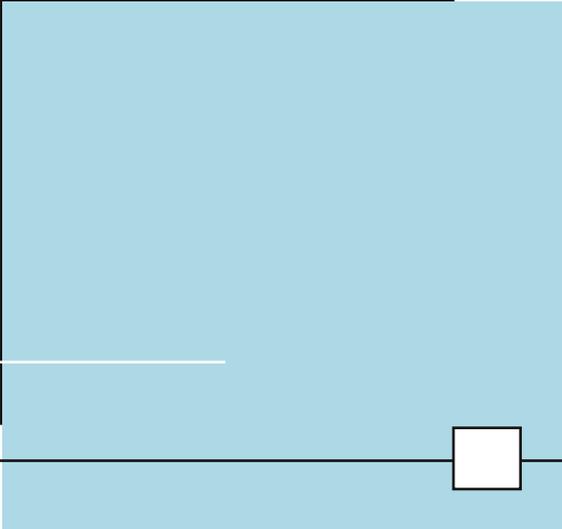


TRAVERSER | PHOTOGRAPHIE

S'INVOYAGE INTIMISTE AU COEUR DE SA FAMILLE, JÉRÔME BLIN REVIENT SUR SA PRATIQUE PERSONNELLE ET LA MATURATION DE LA SÉRIE "TRAVERSER". UN REGARD SUR UN QUOTIDIEN OÙ L'UTILISATION DU MÉDIUM ARGENTIQUE PREND UN SENS AUX YEUX DE L'AUTEUR.



Magazine photographique
Focale Alternative





F.A : Ta série « Traverser » semble être une démarche construite sur un terreau intime tout en proposant une sorte de voyage intemporel. Comment s'est construit ta démarche autour de cette série ? Comment cette vision intemporelle est-elle devenue une évidence au fil du temps ?

J.B : Au départ, je suis parti sur l'idée de travailler sur les vacances d'été. J'ai effectué ces photographies sur deux années. Je voulais pour cette série être dans l'affectif, la sensibilité autour de la famille (belle famille en l'occurrence, ou les rencontres), mais en même temps ne pas trop en dire, juste effleurer cette intimité pour laisser le spectateur se faire sa propre histoire à partir des photographies. Les paysages, les lieux vides, souvent chargés d'histoires humaines, viennent contrebalancer les photographies de mes proches

afin de les asseoir sur un territoire non défini.

Cette vision intemporelle que tu y vois est devenue une évidence lors de ma sélection d'images pour construire la série. Dans la majorité des photos, il se dégageait comme une impression de flottement, de perte de repères géographiques mais aussi de perte de temporalité. Mise à part l'intimité qui s'en dégage, nous ne savons pas trop où nous sommes.

F.A : Etablir un choix pour créer une cohérence visuelle autour d'une vision intime est assez complexe au final. Quelle est la narration que tu as voulue faire transparaître dans ta série ? Quels sont les liens qui nouent chaque cliché pour créer cette série ? Quelles traces veux-tu laisser chez le



lecteur au regard de ta démarche ? Quelle empreinte personnelle as-tu en terme d'indices dans tes clichés ?

J.B : Je n'avais pas une idée arrêtée de ma narration sur cette série. Mais dès le départ, j'ai voulu ponctuer l'intime avec des paysages, des extérieurs, des routes pour ne pas entrer dans un huis clos de l'intime. Je voulais donner des respirations dans le déroulement de l'histoire. Ce sont les paysages qui me permettent de "sauter" d'un personnage à un autre, ce sont eux qui créent le lien entre les personnes.

Ensuite, vient l'ambiance globale de la série. Je la voulais assez "vaporeuse", qui laisse une part de mystère. On ne sait pas trop où les photos sont faites, ni qui sont les personnes photographiées

(famille, rencontres?). Je ne sais pas si cela fonctionne, mais j'aime bien cette idée, comme un road movie sans véritable but.

Cette série représente assez bien mon état d'esprit en période de vacances, de relâche. Et d'autant plus quand je fais de la photo en même temps. C'est un état avec une pointe de mélancolie, de légèreté, de distance sur les événements, l'idée d'être toujours un peu à côté en étant quand même présent. Les photos de paysages reflètent soit ce sentiment, soit ce que je me représentais de l'état d'esprit des personnes photographiées.



F.A : Bien que je n'aime pas la catégorisation d'un genre artistique, certains pourraient émettre une idée de photographie contemporaine. Intemporelle, jouant sur un certain graphisme social, « Traverser » n'est pas une création hasardeuse. Comment définirais-tu les enjeux de ta photographie ?

J.B : Je suis sensible à la photographie contemporaine, même si parfois j'ai l'impression qu'on met beaucoup de choses derrière ce terme. Beaucoup de travaux m'intéressent dans ce champ-là. Ma photographie part toujours d'un contexte social en creux, mon histoire personnelle m'y a toujours poussé. Dans la série « Traverser », c'est la même chose. Au-delà de l'intimité, les photographies sans humain montrent des lieux, des paysages qu'on ne retrouve pas en carte postale et

qui pourtant existent. J'ai toujours ce besoin de montrer le quotidien, la vie normale des gens qu'on ne voit pas dans nos médias de masse.

F.A : A partir de quel moment es-tu entré dans une phase de construction autour d'une démarche ? Comment ressens-tu ce travail au fil du temps et à quel instant, celui-ci devient-il conscientisé ? As-tu un plan défini, laisses-tu la place au hasard ou bien est-ce la maturation puis le tri de tes voyages qui te permettent de te lancer dans une série spécifique ?

J.B : Cela dépend des séries. Sur "*Regard*" ou sur "*Et l'instant, d'après absence*", je savais assez précisément où je voulais aller, ce que je voulais obtenir. Je les avais en quelque sorte déjà écrites. Sur d'autres séries comme "*Traverser*",



c'est différent. J'ai une idée de départ, ensuite je laisse venir les choses, je me laisse porter par l'environnement qui m'entoure et je tourne autour pour y trouver une ambiance, du sens.

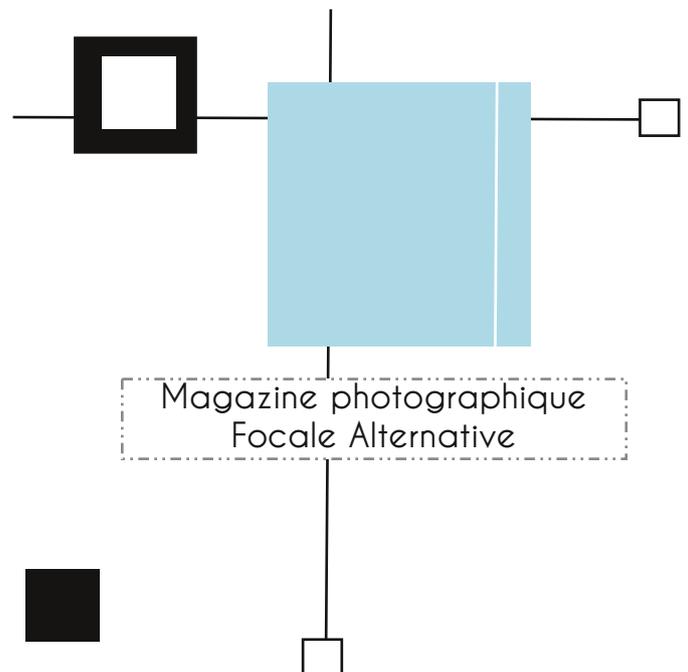
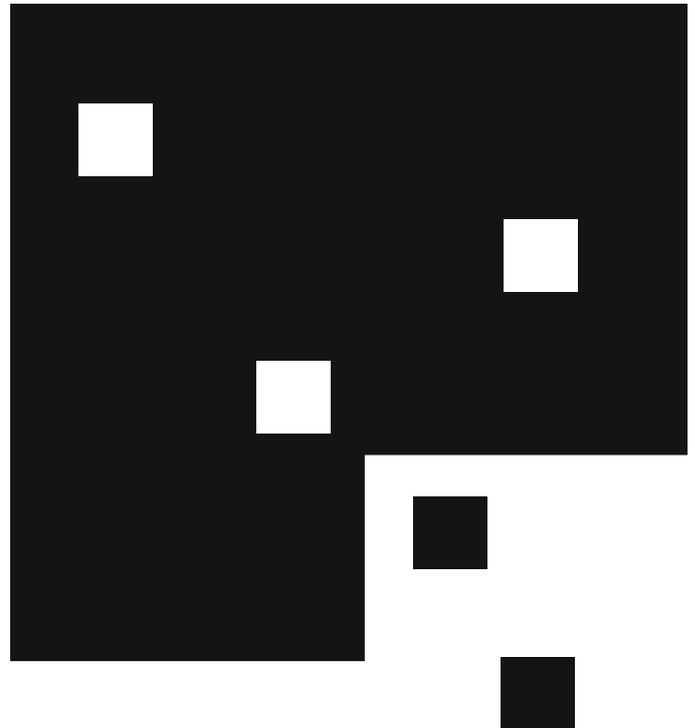
Ensuite, il y a le retour, l'attente du développement des films, la lecture des planches-contacts. Il s'en dégage une première impression souvent moyenne. Après, je laisse passer du temps sans les regarder (15 jours comme deux, trois ans). Viens la phase de construction de série. J'ai un regard neuf dessus, je suis plus satisfait des photos, elles ont subi une certaine maturation et j'ai pris du recul. Mon esprit est plus clair, je peux construire la série.

FA : Conscientiser une démarche d'auteur n'est pas sans embûches et questionnements. Comment pourrais-tu décrire ce passage, cette transition qui s'est opérée chez toi ?

J.B : Non, ce n'est pas simple. Je suis assez instinctif dans ma démarche, du coup, poser un regard sur mon travail, l'analyser est assez difficile pour moi. Dans mon cas, c'est souvent le temps qui fait le travail. J'ai mon idée dans la tête et petit à petit se dégage la série.

FA : Le format carré joue un rôle dans l'ensemble de cette série. En quoi celui-ci sert-il ta démarche ? Comment as-tu procédé et quelle est la force de ce choix dans ta conception fantasmée au préalable ?

J.B : Je travaille souvent au 6x6, c'est un outil qui me convient assez bien. Sur cette série, j'étais moins intrusif avec les personnes photographiées avec la visée à hauteur de la poitrine spécifique à ces boîtiers. Je me suis depuis acheté un 6x7 et mise à part cette visée du Rolleiflex, je pense que j'aurai effectué le même travail. C'est plus le moyen format et le travail à l'argentique qui sert ma démarche car elle me permet ou m'oblige à faire moins d'images et le temps de traitement de l'argentique permet de prendre du recul sur mes séries.





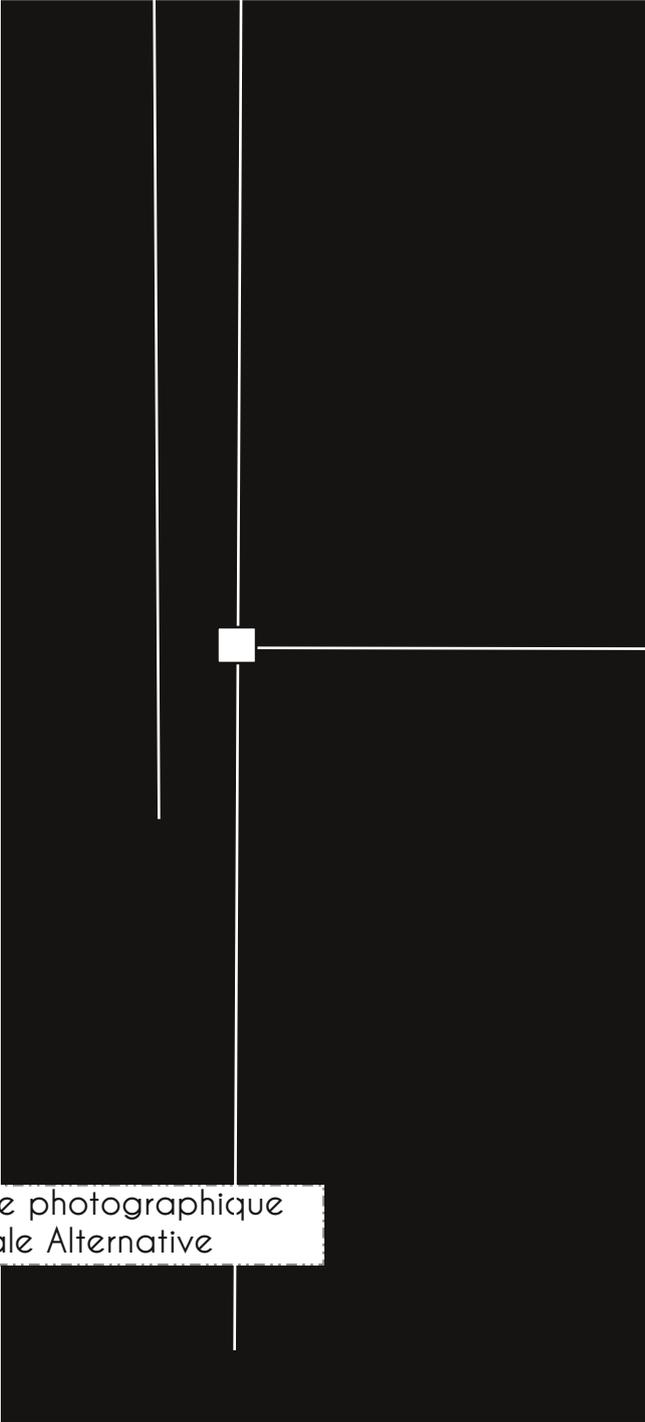
JÉROME BLIN



JÉROME BLIN



Magazine photographique
Focale Alternative



bellavieza

[HTTP://WWW.BELLAVIEZA.COM/](http://www.bellavieza.com/)

Collectif bellavieza

POURQUOI FERAIS-JE UNE CHOSE PAREILLE ?

FOCALE ALTERNATIVE VOUS ATTEND

* sur son site : [HTTP://WWW.FOCALE-ALTERNATIVE.BE](http://www.focale-alternative.be)

* sur <http://www.facebook.com/focale.alternative>

* sur [HTTP://TWITTER.COM/APERTURECORP](http://twitter.com/aperturecorp)